

Maudit binaire !

MARC STRAUSS

Un cahot vient déranger la torpeur du curé et du rabbin qui s'étaient trouvés par hasard assis l'un en face de l'autre dans le compartiment du train. Le curé fixe alors d'un œil ensommeillé son vis-à-vis et lui glisse : « Je viens de rêver que j'étais au paradis des Juifs. Une odeur... Un bruit... Quelle agitation ! Quel désordre ! Un monde... L'horreur ! » Le rabbin, tout animé soudain, lui répond avec enthousiasme : « C'est formidable, moi-même je viens de rêver que j'étais au paradis des Chrétiens. Un calme... une tranquillité... une douceur... Il n'y avait personne ! »

Passe y es-tu ?

La passe est source d'une abondante production. Les textes qui visent à la définir d'un point de vue structural, qui précisent quelles devraient être ses conséquences sur le sujet comme sur l'institution analytique, qui interrogent sa procédure, sont connus de tous et indéfiniment commentés. Il faut constater pourtant qu'il s'agit d'une entité dont l'expérience clinique semble assez évanescence, et la masse des propos que sa théorie suscite fait germer le soupçon qu'elle est inversement proportionnelle à sa réalité.

Invoquer sans fin les temps à venir, gros de la promesse de leurs fruits, en dénoncer les empêchements et les empêcheurs peut lasser mais n'a pas que des désavantages : le quotidien, avec son cortège d'inévitables compromis et de déceptions programmées s'y contrebalance à un lustre qui le rend plus aisément supportable, quand il n'est pas simplement oublié.

Impasses

L'expérience pourtant est là, y incluant celle des impasses. Sans forcer l'abnégation jusqu'à se pencher sur le « fœtus macéré » des siennes propres, la procédure telle que nous l'avons vue fonctionner pendant près de vingt ans, avec ses productions, les témoignages écrits et oraux auxquels elle a donné lieu, les statistiques monotones qu'elle permet, auraient pu pourtant nous porter à les examiner de plus près. Leur nombre apparent soulevait une abondance de questions, proposait une quantité de « matériel » pour les élaborer et un discret scrupule prophylactique n'eût pas été indigne à justifier cette étude. Enfin, sans même recourir à cette procédure de la passe qui n'inspire pas tout le monde, la seule expérience de la pratique analytique, aussi courte soit-elle, n'est-elle pas édifiante ? Lacan, à charger l'analyste

dans son acte d'une responsabilité sans limite, l'aurait-il enveloppé de quelque Sari (Société à responsabilité illimitée) qui lui fait un linceul de culpabilité muette ?

Ah, Responsabilité ! Que ne dit-on pas en ton nom ? Depuis la responsabilité de la direction de la cure, qui n'est pas contestable, jusqu'à la responsabilité de son issue, en passant par la responsabilité de l'avenir de la psychanalyse et des psychanalystes, quand ce n'est pas l'avenir de la civilisation, chaque psychanalyste est à tout instant, par « lui-même » et par les autres, rappelé au poids exorbitant de sa tâche, non sans, dans le même temps, s'y revendiquer comme inégal. Passons sur ce qu'une telle prétention peut prêter à rire aux esprits hostiles et à l'épice que leur ajoute le spectacle de nos vies associatives... Responsabilité, que ne dit-on pas en ton nom, que tait-on ? La dissonance que nous venons de commettre nous suggérerait-elle que, là où nous déclarons vouloir protéger de la flétrissure la pureté d'une ligne, c'est en fait l'assèchement de ses ressources que nous craignons ?

Cette flétrissure a pour nous un nom et, pour convenu qu'il soit, il n'en est pas moins toujours le bon : Psychothérapie. La psychanalyse n'est pas une psychothérapie, qui mène au pire, comme nous le savons depuis que nous lisons la *Télévision*. Ce qui n'empêche pas la psychanalyse de guérir, de surcroît, comme nous le savons aussi, par Lacan toujours. Et nous n'hésitons pas à affirmer la spécificité de la psychanalyse, avec force et conviction. Ces qualités, pour estimables qu'elles soient, sont là malheureusement insuffisantes à conférer une valeur performative à nos assertions et un effort de démonstration reste requis de notre part. L'invocation systématique de la passe à cet effet, avec ses résultats toujours à venir, fait démonstration certes, mais non du propos à démontrer. Argument d'autorité ou acte de foi selon son degré d'innocence, joker en tous les cas, cet appel à la passe révèle plutôt le peu de cas que fait celui qui y recourt des embûches de l'expérience, ainsi que des capacités intellectuelles de son interlocuteur.

Mais Lacan lui-même, au-delà d'affirmer la spécificité de la psychanalyse, voire son antipathie à la psychothérapie, a-t-il démontré son propos ? Pour la part qui lui revenait, mieux que quiconque. En acte d'abord, par l'onde de choc qu'a propagé sa pratique, par l'intérêt aussi qu'il a suscité pour la psychanalyse, l'audience qu'a acquise son séminaire, le débat intellectuel qu'il a nourri : par son élaboration théorique surtout, destinée à jeter les bases d'une conceptualisation formalisée de la psychanalyse. Il a ainsi relégué pour un temps la psychothérapie aux oubliettes des méthodes désuètes. Mais la bête a la vie dure, et il ne suffit pas qu'un propos ait été démontré pour que l'expérience le reste indéfiniment et cette dimension d'expérience n'est ni réductible ni homogène à la théorie. C'est pourquoi la question ne cesse, indéfiniment elle aussi, de se poser à nous. Et c'est pourquoi nous ne pouvons y répondre par le seul recours à la doctrine constituée.

De la doctrine, Lacan avait dénoncé la stagnation, en imputant la responsabilité au mode de recrutement et de formation des psychanalystes dans les sociétés existantes. Il dénonçait le

fait que leur mode de fonctionnement interdisait par avance tout progrès de la théorie. S'il a pensé une Ecole qui réunirait les conditions de possibilité d'un tel progrès, il n'a jamais dit que l'Ecole par sa seule existence produirait un tel progrès. Il y faut certainement encore d'autres conditions, qui ne relèvent pas des seules décisions réglementaires, voire du seul fonctionnement. Mais en même temps, les ressources de doctrine de l'enseignement de Lacan sont telles encore que l'interrogation de l'expérience, en particulier celle des impasses et de la passe, reste pour nous d'actualité et est même un préalable à toute proposition institutionnelle nouvelle.

Les impasses au bénéfice de la passe

Nous pouvons d'ores et déjà affirmer que la passe n'est pas un échec. Cela se démontre facilement sur le plan institutionnel. A ceux qu'une telle proposition étonnerait à cause de l'expérience récente de l'AMP, nous répondrons que l'enjeu de cette crise n'aurait jamais été dégagé avec autant de précision si la procédure de la passe n'avait pas existé. Le Délégué général de l'AMP le savait bien, puisque c'est par son assaut sur la passe qu'il a conclu son entreprise d'épuration. Et du côté des Forums, s'il n'y avait eu la passe, quelle raison analytiquement fondée avions-nous d'entrer en dissidence, quels arguments pouvions-nous avancer de façon cohérente et transmissible ? L'absence de démocratie, l'injustice et la méchanceté du D.G. ? Mécontentement et plainte ne font pas raison, et ce n'est que parce que nous avons pu constater que ce qui se tramait déjà et s'annonçait comme à venir n'avait plus rien à voir avec la passe de Lacan que nous avons pu soutenir notre refus. S'il est toujours difficile et contestable de dire ce qu'est la passe, il est plus aisé et plus assuré de repérer ce qui y contredit. Il est facile de démontrer, comme cela s'est fait dans les Forums à leurs débuts, que dans l'AMP la procédure en cours n'a plus de la passe de Lacan que le nom, et ce seul constat suffit à légitimer notre refus. A nous ensuite de faire en sorte que, chez nous, ce soit effectivement la passe qui fonctionne...

Que la passe ne soit pas un échec du point de vue de l'expérience analytique peut éventuellement se démontrer à partir des productions des AE, mais aussi, et peut-être plus sûrement, à partir de notre façon d'étudier et de rendre compte des impasses de l'expérience. Quel moyen en effet aurions-nous de nous y orienter, si nous ne pouvions nous référer à l'horizon formalisé de la passe ? Examinons donc impasses et stagnations.

Chacun s'interroge sur les disparités entre les sujets que révèle à l'évidence cette expérience quasi radiographique qu'est la passe. Pourquoi l'un franchit-il les ultimes obstacles qui lui barraient l'accès à la séparation avec l'objet, alors que l'autre, non moins intelligent, non moins authentiquement engagé dans l'expérience, s'arrête à leur seuil ? Il serait tentant d'incriminer la compétence du psychanalyste, la bonne direction de la cure, mais

l'expérience dément une telle simplification. Un analysant peut très bien passer, alors qu'un autre, issu du même divan et dont la cure a été menée avec autant de rigueur, n'y arrive pas. Nous avons beau nous interroger, examiner avec attention les témoignages, nous butons toujours sur un point opaque, qui semble relever de « l'obscur décision de l'être ».

Les impasses de l'expérience

Tournons-nous alors vers nos divans. Il est des cas qui nous paraissent stagner indéfiniment, quelquefois après un début prometteur. Sommes-nous en cause, notre direction de la cure est-elle inadéquate, malgré toutes les tentatives de la réveiller, ou alors notre pouvoir d'intervention est-il limité par le sujet et ses choix de jouissance, par la « viscosité » de sa libido ? Il nous est bien difficile de répondre là aussi, car soit la cure redémarre et le problème ne se pose plus, soit elle continue de stagner et nous ne pouvons guère en apprendre plus.

Examinons alors le cas de sujets qui après une longue analyse, près de sa conclusion, l'interrompent d'une manière qui nous apparaît prématurée. Deux exemples seront là bienvenus.

Exemple 1

Le premier cas est celui d'un homme. Il met au compte de l'analyse de se débrouiller de mieux en mieux dans sa vie, tout en se plaignant de la permanence d'un sentiment intime d'imposture. Il a commencé sa cure à cause de ses inhibitions dans sa vie relationnelle et professionnelle. Avec le temps, il a mis à jour et déchiffré les coordonnées du désir de l'Autre et ses multiples stratégies pour sembler s'y soumettre tout en s'y déroband. Depuis son plus jeune âge, il s'est fait remarquer par son refus des conflits, ses capacités à se fondre dans un environnement, excellent à répondre à ce qui est attendu de lui, jusqu'à accéder rapidement au statut de modèle exemplaire. Dans le même temps, il se distinguait auprès de ses camarades par une capacité d'indiscipline et de provocations menées avec une habileté qui lui valaient de n'être jamais pris sur le fait. Cette stratégie l'a amusé pendant toutes ses années d'enfance, mais, devenu adulte, il ne peut pas ne pas prendre la mesure du coût de sa position. Il essaie donc de contrôler ses mauvais penchants, y gagne d'être angoissé et inhibé, ce qui le conduit à l'analyse.

Durant celle-ci, la jouissance que lui procuraient par le passé ses excès, ses défis et ses coups portés aux autres s'éclaire, en même temps qu'il s'assagit, redevenant un sujet modèle. Il craint toujours les situations de conflits, et quelquefois il les imagine, tout empli d'une terreur dont la part de délice lui reste ignorée. Il préfère constater que tout cela n'est que fantasmagorie, d'autant plus que son mode de vie et les responsabilités qu'il a acquises le

mettent partout, excepté dans son analyse, en position de force. Cette crainte associée au sentiment d'une imposture sous-jacente à ses succès et le surgissement inopiné de certains fantasmes sexuels le dérangent encore, car ils sont par trop en contradiction avec l'homme idéal qu'il est en passe de devenir. Il tente avec persévérance d'entretenir son leurre, le soutenant d'une culpabilité attachée à ses imaginations honteuses et dérangeantes. C'est que, après avoir douloureusement confessé la méchanceté secrète qui l'animait enfant et jeune adulte, et après avoir reconstruit la série de ses avatars, il pense s'en être débarrassé pour l'avoir rapportée aux particularités d'un désir plus que complaisant de sa mère à son endroit, conjoint à une soumission pleine et entière de son père à celle-ci.

Si la manière dont il traitait ses premières amies lui donne le soupçon que sa sexualité peut avoir été la continuation du même combat avec d'autres armes, ne s'est-il pas depuis marié, avec une femme qu'il aime et qui l'aime ? Ne lui faut-il pas alors se résigner à ces quelques symptômes résiduels, qui seraient sa marque propre de l'incurable, le reste qui échappe à la norme symbolique et viendrait représenter chez lui l'absence de rapport sexuel ? Il poursuit néanmoins sa cure. Est-ce parce qu'il continue à s'interroger sur ce qui le dérange en fait de moins en moins, ou parce que dans la cure se consomme une jouissance à lui-même ignorée et qu'il loge dans le transfert ?

Un incident nous amènera la réponse : bien que ce ne soit manifestement l'usage pour personne, il prend l'habitude d'abandonner dans la salle d'attente le journal qu'il a amené avec lui, y a lu et abondamment chiffonné. Lorsque qu'il entend son analyste lui demander sèchement de reprendre son bien, il s'affole devant ce qui lui apparaît comme un conflit qu'il n'a pas anticipé et qu'il n'a donc pu éviter. Sa docilité, qui s'imageait dans des fantasmes d'absolue soumission, ne peut plus lui épargner un affrontement, sans échappatoire puisque se déroulant dans le cadre même de son analyse. L'angoisse réapparaît, et avec elle le souvenir, jamais évoqué depuis qu'il avait été rapporté en début de cure, d'une action qui lui avait laissé un grand malaise. Une absence d'action plutôt, puisqu'une nuit, jeune adulte circulant sur une petite route, dans la lumière des phares lui était apparue, renversée dans le fossé, une voiture qui venait manifestement d'avoir un accident. Au lieu de s'arrêter, il avait accéléré bien que – ou peut être parce que – il lui avait semblé entrevoir dans la carcasse des occupants blessés.

L'analyse enfin prend une nouvelle orientation. Son malaise est grand et ne le lâche plus, mais en même temps il entreprend de s'interroger sur un désir qui lui apparaît sous un jour assez peu sympathique, mais à tout prendre plus vivant que tout ce qu'il avait connu jusqu'alors, car impossible à cantonner dans la seule réaction au désir maternel. A l'évidence, la porte dont il défendait jusqu'alors l'accès corps et âme était fracassée, et un passage nouveau s'ouvrait à lui qu'il ne pouvait plus ignorer. Un parcours difficile, douloureux s'entamait, mais qui annonçait une issue à l'impasse d'une cure interminable. La contingence s'en mêla, sous les espèces d'une crise institutionnelle de la communauté psychanalytique,

lorsque, à l'occasion d'un heurt violent, il crut voir son analyste dérouté. Il déserta aussitôt son divan.

Relancé au téléphone, il ne put qu'invoquer une impossibilité aussi radicale qu'inexplicable. Cette angoisse térébrante semble avoir rapidement laissé sa place à un militantisme exalté. La porte qu'il croit avoir ainsi refermée sur l'Autre et son inquiétant désir, sur la jouissance qui est sienne en fait, n'est que le couvercle de la tombe dans laquelle il se terre depuis son enfance. Si cette porte, consolidée par l'institution analytique qui l'héberge, est maintenant plus étanche qu'elle n'a jamais été, s'il pouvait s'accommoder plus que jamais des miasmes qui en filtreraient, il n'en restera pas moins aux prises avec ce qui, de l'autre côté, ne cesse d'insister. Il en fera les frais, au même titre que ceux qu'il se fait profession de guider – mais jusqu'où ? –, et nous irons jusqu'à affirmer que sa progéniture n'en sera pas indemne, comme des signes avant-coureurs nous permettaient de l'anticiper.

Aussi peu amènes soient en cette affaire nos prédictions, reculerions-nous à nous rappeler que nos sentiments et nos ressentiments sont de peu de poids au regard de l'implacable d'un ordre, lui bien propre à susciter l'effroi ? Aussi vaut-il mieux ne pas se tromper sur la place véritable de l'horreur à laquelle nous confronte la psychanalyse, quand elle est digne de ce nom.

Exemple 2

Un second cas pourrait être ici développé. Réduisons plutôt. Il se distingue du premier par le sexe, une analysante, la structure, une hystérie, le choix institutionnel aussi. Il présente néanmoins des similitudes frappantes. Après une longue analyse, loin d'être sans portée sur le savoir comme sur la vie du sujet, et une longue période de stagnation où l'interruption était souvent envisagée, l'épreuve véritable, déjà en jeu dans ce qui avait motivé l'entrée en analyse, ne pouvait plus être évitée. Là aussi, une occasion contingente avait introduit le conflit dans le champ même de la relation analytique, alors qu'elle en avait été jusqu'alors épargnée, même si le transfert était loin d'avoir été toujours égal. « Trop dur » fut le verdict du sujet, l'inacceptable de la chose étant mis au compte d'une intervention de l'analyste reçue comme relevant de sa subjectivité et non de sa position d'analyste. Pourtant, en de nombreuses occasions similaires, la conclusion du sujet avait été toute autre.

Que s'était-il passé ? Rien, justement ; il ne se passait plus rien dans l'analyse qui ne soit déjà connu, exploré, interprété, au sens où le sujet avait fait le tour aussi bien des figures où pour lui le désir de l'Autre s'était incarné que des stratégies qu'il y apportait en réponse.

Restait à débusquer la façon dont il se faisait le metteur en scène autant que l'acteur de ces rencontres, à mettre à jour, plus que la part qu'il y prenait, la part qui lui faisait causer ces rencontres. Sa jouissance à impliquer l'Autre en le dénonçant s'étant épuisée, il n'avait plus

que le choix entre se détourner de cet Autre, lui laissant pourtant l'initiative de ses méfaits, ou le prendre en charge, au titre de son être le plus intime.

Quelques conséquences

Ces deux expériences, pour ce qu'elles ont de commun, nous autorisent quelques questions et remarques.

1/ Pourquoi ce choix de se maintenir comme sujet d'un Autre, même si c'est sous le couvert d'en être libéré, ce qui ne le laisse pas moins à sa place ? Choix du sujet, obscure décision de l'être ? Possible. Les sujets ne sont plus en analyse pour en répondre. Mais l'intérêt des impasses ne se limite pourtant pas aux réponses impossibles.

2/ Nous pouvons vérifier par ces exemples que le sujet peut tenir à son symptôme, à sa jouissance, comme à lui-même. Cet attachement se concrétise par son refus de solder son compte avec l'analyste, en tant que c'est ce dernier, comme nous le savons, qui tient lieu de l'objet auquel doit se réduire l'Autre. S'en détacher, se séparer de lui, ne se résume bien sûr pas à le quitter. Au contraire, des séparations en forme de ruptures comme celles-ci peuvent très bien être les garantes de la préservation de sa fonction, laissant alors le sujet « ouvert » à d'autres substituts possibles.

3/ La réduction de l'Autre à l'objet, par quoi Lacan définit dans *l'Etourdit* la passe, ne se fait pas sans une certaine violence à laquelle le sujet doit avoir le « courage » de s'affronter. Il n'est pas surprenant que cette violence vienne à se jouer sur la scène transférentielle, du fait des enjeux constitutifs de la subjectivité et de la place qu'y occupe l'analyste du fait de la structure du dispositif analytique. N'est-ce pas ce que nous dit Lacan, dans « Le savoir du psychanalyste », lorsqu'il fait équivaloir une psychanalyse à une reproduction de la rencontre avec le parent traumatique, dans le but de réaliser le « modèle de la névrose », seul moyen d'en venir à bout. Là où le parent traumatique a produit la névrose innocemment, le sujet peut aussi bien refaire le choix forcé et infantile de son innocence, préservant du même coup celle du parent.

4/ Le choix possible de l'innocence du désir et ce que nous pouvons en formaliser grâce à la passe nous montre que, sans elle, il n'est pas de distinction sérieuse entre la psychothérapie et la psychanalyse.

5/ Le « courage » à conclure, c'est à dire à « dégager », aux deux sens du terme, le parent traumatique et sa fonction n'est pas le même que celui qui est en jeu dans le cours de la cure, où il en existe un aussi : celui d'affronter et de supporter les atteintes narcissiques, d'avouer ses faiblesses, ses mauvaises pensées, ses turpitudes, ses fautes, ses succès aussi, celui enfin de prendre le risque d'associer « librement ». Le courage de la fin repose sur le deuil de tout

reproche comme de toute réconciliation ou absolution possibles, car cette fin implique qu'il n'y a plus d'Autre auquel les adresser, duquel les attendre. Tout jugement « jusqu'au *dernier*, reste fantasme, et ne touche au réel qu'à perdre toute signification ».

6/ La difficulté de la fin, de se jouer nécessairement dans le transfert, n'est pas allégée, loin s'en faut, par le pouvoir institutionnel de l'analyste quand il existe. Cette difficulté peut devenir insoluble quand le pouvoir en jeu dans l'institution se mêle d'attenter au principe du pouvoir dans la cure. L'analysant peut y trouver prétexte à hésiter, voire à reculer, comme l'enfant a nécessairement refoulé la dimension traumatique du parent pour s'en mettre à l'abri.

7/ La passe n'est pas effectuée... tant qu'elle n'est pas effectuée. On nous pardonnera ce truisme de conclusion, qui ne vise qu'à rappeler que cette effectuation ne s'anticipe pas plus que l'impasse, quelle que soit la « qualité » de l'analyse. De façon parfaitement freudienne, deux forces sont toujours à l'œuvre, celle du changement souhaité et celle de la jouissance à laquelle le sujet reste attaché. Cette dernière, par le fait du transfert, se loge nécessairement dans le processus analytique lui-même, le souhait de changement finissant par se mettre au service de la jouissance à préserver. Ainsi, un analyste peut toujours faire obstacle au franchissement ultime, il peut plus difficilement favoriser cet événement, mais l'assurer outrepasser ses possibilités comme celles de la psychanalyse. Tout juste peut-il en prendre acte, sachant de plus que l'issue n'est jamais définitive.

A ceux qu'une telle conclusion attristerait, nous ne pouvons que faire remarquer ce qu'elle a de salutaire pour la psychanalyse, de préserver sa place à une contingence sans laquelle l'analyse serait aussi ennuyeuse que totalitaire. Et nous n'insistons pas sur la passe toujours à repasser.